

DUDACTIQUE

Francis Carton

Haiku

Maître joueur
Fidèle équipier
Lance ton fou
Dyonisiaque

Myriam Pereiro

Quand une Biterroise mange un Schneck,
Faut-il y voir une expérience interculturelle,
Tout simplement de la gourmandise,
Ou bien du cannibalisme ?

Alex Boulton

It was Richard who first brought me in to the Crapel, and as the only surviving native English speaker I have a lot to live up to. I've had a good teacher but still need to work on extending my range of speech acts to include ranting and raving, boozing and camaraderie, but most of all genuine altruism. Apart from that: D-du du du, D-da da da, is all I want to say to you.

Sophie Bailly, Crépin Yahouyedeou, Florence Poncet

GuantanaRichard

Sur l'air de *Guantanamera*, musique de Joseito Fernandez,
paroles de Sophie Bailly, interprété par le chœur du Crapel accompagné de
S. Bailly (guitare), C. Yahouyedeou et F. Poncet (percussions)

Il a conquis toute l'Arabie, Madagascar et l'Amérique
Il y eut Florence, il y eut Valence, La Havane et Clermont-Ferrand
Les dents serrées, cheveux aux vents, c'était Richard le Conquérant

Ah nos engueulades, nos rigolades, nos embrassades
Ça va nous manquer, nous oublie pas Richard Duda

Son bureau paraît bordélique, mais son esprit est très logique
La complexité il connaît, c'est Richard le chaotique
Rugby, échecs et zarzuela, ses goûts sont des plus éclectiques

Ah nos engueulades, nos rigolades, nos embrassades
Ça va nous manquer, nous oublie pas Richard Duda

(Chœur des filles)

En vérité, je vous le dis, j'ai toujours eu un faible pour lui
Son regard vert, ses cheveux noirs, et son accent de nulle part
Sa gentillesse et tout ce qui fait de lui Richard le gentil

(Ensemble)

Ah nos engueulades, nos rigolades, nos embrassades
Ca va nous manquer, nous oublie pas Richard Duda

DIDACTIQUE DU RUGBY À XV

Hervé Adami

Je dois commencer par avouer d'emblée, à l'occasion de ces hommages, une profonde divergence de vue avec Richard. Je n'ai en effet jamais compris comment il était possible de jouer avec un ballon qui ne fût rond, parfaitement rond. Ce ballon, que d'un geste précis du pied on frappe pour le voir suivre une trajectoire calculée, exactement équilibrée, et qu'on regarde avec un indicible bonheur toucher les filets, hors de portée du gardien, finir sa course en tournant sur lui-même au fond des buts. Au lieu de cela, Richard préfère ces ballons ovoïdes, dont les rebonds imprévisibles et grotesques devraient exaspérer le plus impavide des Britanniques. J'ai finalement décidé d'en parler à Richard, après avoir néanmoins et prudemment attendu quelques années de cohabitation professionnelle, en lui disant combien je trouvais ce jeu de ballon étrange : comment ne pas préférer en effet, lui ai-je demandé, ce jeu de balle au pied, inventé lui aussi par ses compatriotes, dont les raffinements sont assurément bien supérieurs à ceux de ce sport de brutes ? Ce à quoi Richard me rétorqua que le foot-ball était un jeu de gentlemen joué par des voyous tandis que le rugby était un jeu de voyous joué par des gentlemen. Je me le tins pour dit mais je ne renonçai toutefois pas à comprendre. Et j'appris, j'appris beaucoup : des subtilités et des différences entre le rugby à quinze et celui à treize, les mystères des règles byzantines ou encore de l'histoire politico-sportive des mineurs gallois. Il m'apprit aussi qu'il avait rencontré d'autres mineurs sur les terrains, les mineurs de fer de la Lorraine du Nord, que je croyais pourtant bien connaître, et avec qui il avait noué de fructueux échanges interculturels : c'est de là en effet qu'il avait rapporté son imprécation favorite, ce « porca miseria » qui signalait une méchante humeur en général bien passagère.

Richard est un homme libre. Il n'a pas mené sa carrière en courant derrière les postes ou les prébendes académiques. Avec ses articles fondateurs et académiquement incorrects, il a modestement révolutionné le monde de la « pédagogie des langues ». Ces écrits seraient sans doute aujourd'hui classés dans la catégorie infamante des supports de publication indignes mais Richard n'en a cure : il est toujours resté irrésistiblement et d'abord attiré par l'innovation. Richard

est l'anti-mandarin par excellence, dans tous les sens de ce dernier terme. On ne reprend pas le « poste » de Richard quand il s'en va, c'est un contresens, presque de la vulgarité : on essaie de reprendre le flambeau.

GÉRER LE FLOU

Henry Tyne

Les langues sont des systèmes complexes, voire très complexes, ce qui rend leur apprentissage difficile, long, souvent inégal. Mais au-delà de cette complexité, comme le rappelait Richard Duda dans sa dernière contribution aux *Mélanges Crapel* (voir Duda et al. 2009), l'apprenant et l'enseignant ont aussi à gérer le « flou ». Autrement dit, ce n'est pas tant la complexité de l'objet langue à apprendre ou à enseigner qui rend la tâche difficile, c'est surtout la variation, l'incertitude, l'inconnu qui posent problème : on ne peut pas se contenter de donner aux apprenants quelques règles qui suffiraient pour toujours ; il y a forcément des exceptions, des contre-exemples, des cas de non-respect de ces règles, des règles supplémentaires, etc. ; il y a aussi des nouveautés, des découvertes à prendre en considération, à négocier.

Cette question de la rencontre délicate entre apprenant et langue a toujours été au cœur des préoccupations de Richard Duda, qu'il s'agisse de travailler sur la méthodologie ou la négociation de la rencontre, ou qu'il s'agisse de travailler sur les aspects pratiques et sur les outils. L'insistance sur les documents authentiques est ici centrale et ce dès les premiers travaux (voir Duda et al. 1972 ; Duda et al. 1973). Presque quarante ans plus tard (Duda & Tyne 2010), ce sera l'occasion pour Richard Duda de revenir sur le parcours de deux termes clés, inséparables dans la réflexion développée et mise en œuvre au sein du Crapel : authenticité et autonomie, plus que jamais d'actualité d'ailleurs tant les occasions de se frotter à la langue cible sont devenues banales et individualisables, grâce notamment aux nouvelles technologies.

Ces dernières années justement, j'ai eu le plaisir de travailler aux côtés de Richard Duda au Crapel. Enfin, quand je dis « à ses côtés », je veux dire surtout en face de lui car j'occupais le bureau qui était joint au sien dans les locaux « open-plan » du Crapel. Je vais donc me permettre de revenir sur les mots-clés de la carrière scientifique de Richard Duda afin de mieux les apprécier à la lumière de quelques observations en tant que locataire de l'espace bureau d'en face, mais aussi pour mettre en exergue l'harmonie existant entre les préoccupations scientifiques de

l'homme et le quotidien de son travail. En effet, comment ne pas être sensible à l'idée de devoir « gérer le flou » quand on a partagé un bureau avec l'homme qui n'avait pas rangé le sien depuis au moins deux décennies ? Et comment rester impassible devant les masses de papiers, de stylos, de livres, de bouteilles, de cadeaux exotiques et autres documents authentiques qui se promenaient en parfaite autonomie au-delà des limites normalement admises pour ce genre de mobilier ? C'est ainsi que j'ai connu Richard Duda, intègre, toujours en accord avec les principes qu'il mettait en avant dans son travail ; mais aussi toujours au service des autres, à l'écoute des collègues et des étudiants... et jamais prêt à ranger son bureau !

BIBLIOGRAPHIE

Duda, R., E. Esch & J-P. Laurens. (1972). Documents non didactiques et formation en langues. *Mélanges Pédagogiques*, 1972, 1-47.

Duda, R., J-P. Laurens & S. Rémy. (1973). L'exploitation didactique de documents authentiques. *Mélanges Pédagogiques*, 1973, 1-24.

Duda, R., E. Carette, F. Carton, C. Parpette & J-M. Mangiante. (2009). Table ronde : Faut-il aménager les documents authentiques en vue de l'apprentissage ? *Mélanges Crapel*, 31, 273-286.

Duda, R. & H. Tyne (2010). Authenticity and autonomy in language learning. *Bulletin Suisse de Linguistique Appliquée*, 92, 87-106.

**DE LA DAME À LA TOUR EN PASSANT PAR LE FOU :
REMARQUES SUR L'ÉVOLUTION
DU LEXIQUE DU JEU D'ÉCHECS**

Bernard Combettes

Des mélanges offerts à Richard Duda ne pouvaient se concevoir sans qu'il y soit question du jeu d'échecs. La discrétion de Richard a fait que bon nombre de collègues ignorent le rôle important qu'il a joué, en particulier comme Président de club mais aussi comme entraîneur et animateur, dans la vie et le développement du « noble jeu » en Lorraine. A cet excellent joueur au palmarès éloquent (nous citons en fin d'article une de ses parties), il fallait offrir une contribution qui permette de réunir échecs et linguistique. C'est ce que nous avons essayé de faire ici en nous intéressant au lexique du jeu.

Même si on peut penser – et regretter – que la connaissance de l'histoire du jeu d'échecs n'entraîne pas de facto une amélioration notable de la compétence du joueur, il peut être intéressant d'observer, ne serait-ce que du point de vue linguistique, comment un lexique technique a évolué en fonction des conditions socioculturelles dans lesquelles s'est développé le jeu hors des contrées, en l'occurrence le sous-continent indien, où il a vu le jour. On sait que le jeu d'échecs est introduit en occident, sans doute par l'Espagne musulmane, au début du moyen âge. Image de la guerre à l'origine, le jeu indien mettait en scène le roi et son armée (fantassins, chevaux, éléphants, chars de guerre) ; les persans et les arabes en l'adoptant en font davantage une représentation de la cour, avec en particulier l'introduction du « conseiller » (*farza / vizir*). L'introduction du jeu en Occident conduit à de nouveaux changements.

Si l'on excepte quelques modifications mineures d'ordre phonétique et morphologique (le terme *pion* succédant à *peon*) ou à des glissements sémantiques faciles à expliquer (le *cavalier* alternant avec le *chevalier* ou avec le *cheval*), on constate que trois des diverses pièces qui composent le jeu voient leur dénomination d'origine disparaître et être remplacée par un tout autre terme qui n'a pas de rapport direct, du moins du point de vue référentiel, avec l'expression de départ. Il s'agit de la désignation de la dame, du fou et de la tour. Le fait que ces changements lexicaux soient relativement tardifs – en tout état de cause, à l'extrême fin du moyen âge – ne nous semble en rien dû au hasard. Contrairement à ce que l'on pourrait penser,

les références au jeu d'échecs dans les textes médiévaux ne sont pas rares, dans la mesure où l'utilisation métaphorique du jeu d'échecs est relativement répandue, comme une sorte de genre littéraire, pour représenter divers « combats », qu'il s'agisse d'opposer le vice et la vertu (les « échecs moralisés »), de décrire la quête amoureuse, ou encore de tracer un tableau de l'organisation de la société idéale. Il n'est donc pas surprenant que le Dictionnaire du Moyen Français (DMF), élaboré à l'ATILF, contiennent quelques attestations intéressantes, qui nous permettrons d'illustrer l'évolution des trois termes que nous avons cités plus haut.

Les deux passages suivants présentent l'ensemble des pièces, telles qu'elles étaient dénommées à la fin du XIV^e siècle :

En deux pars veoir y pourrez : roy, roc, chevalier et alphin, fierge et peon, tendans afin de leurs ennemis desconfire. (Le Fèvre, 1376)

[Des deux côtés vous pourrez voir : roi, roc (= tour), chevalier (= cavalier) et alfin (= fou), fierge (= dame) et peon (= pion), s'efforçant de vaincre leurs ennemis]

Ung saige philosophe fit et composa le gracieux livre des eschez, ou quel il descript quelz traiz le roy et la royne, les rocs et les offins, les chevaliers et les pions en l'eschequier doivent faire. (P. de Mézières, 1386)

[Un sage philosophe fit et composa le gracieux livre des échecs, dans lequel il décrit quels mouvements le roi et le reine, les rocs et les alfins, les chevaliers et les pions doivent faire]

Le terme de *fierge* est issu du persan *farza*, qui désigne le conseiller du roi ; si on peut considérer que la terminaison en -a a favorisé le passage au féminin, le changement de sens est sans doute dû avant tout au fait que le jeu n'est plus perçu comme l'image de la guerre mais comme une représentation des cours royales d'Occident. La citation suivante montre que l'importance ainsi accordée au rôle de la reine est à interpréter comme un aspect particulier du statut de la femme en général :

La *fierge* des eschez ou la royne nous represente aussi la royne regnant, et generalment toutes dames et toutes fames, pour nous signifier que la communauté civile ne la maison mesmez, sy come dit Aristote, sans fame ne peut estre parfaite. Et pour ce fu, ce semble, la royne ou la *fierge* entre les eschez mise. (E. de Conty, 1400)

On évoque d'ordinaire la proximité du mot *vierge* (le « v » initial pouvant par ailleurs s'expliquer par l'influence de la forme arabe *vizir*), qui aurait pu favoriser le passage à *reine* et à *dame*. Le FEW, constatant l'absence d'attestation qui permettrait d'aller dans ce sens, met en doute ce rapprochement. Le DMF fournit toutefois, ici encore, un exemple pertinent, dans lequel les deux mots sont mis en parallèle, *vierge* explicitant *fierge* :

La *fierge* après, c'est à dire la *vierge* ou la *royne* des eschez a la damoiselle dessusdite, estoit d'un ruby precieux soutillement taillie et figuree a la similitude d'une royne couronnee. (E. de Conty, 1400)

En l'absence d'autres exemples, on pourrait bien évidemment considérer que le parallèle avec *vierge*, présenté ici comme un équivalent de *fierge*, est le résultat d'une interprétation personnelle de l'auteur, une « fausse étymologie » parmi tant d'autres. Il n'en reste pas moins que c'est bien la *reine* qui est désignée, depuis les plus anciennes attestations, par ce terme, et non le *conseiller* du roi. On peut donc penser que le lien avec *vierge* n'est pas une simple invention individuelle, mais qu'il reflète une intuition communément partagée et qu'il a pu favoriser un changement référentiel qui s'explique avant tout par l'adaptation de la symbolique du jeu à une réalité sociale et politique. En ce qui concerne cette pièce, il resterait à examiner la concurrence qui s'est établie entre le terme de *reine* et celui de *dame*, qui ne s'impose qu'au XVI^e siècle, point que nous ne traiterons pas ici. Nous remarquerons simplement qu'un petit nombre de traditions nationales ont maintenu le terme de *reine* (l'anglais *queen*, le portugais *rainha*, le finnois *kuningatar*), alors que le russe est le seul à avoir conservé un terme issu de *farza* : *ferz'*.

On pourrait penser que la figure de la reine remplace purement et simplement celle du conseiller, mais ce dernier n'en est cependant pas éliminé pour autant. Le jeu oriental possédait une pièce qui représentait un éléphant, en arabe (*al*) *fil*, xxx ; c'est ce terme qui a été repris par la tradition européenne du moyen âge, en français sous des formes diverses (*alfin*, *auphin*, *ophin*, etc.), en italien avec le terme *alfiere*, et en espagnol avec *alfil*. Les exemples suivants, toujours tirés du DMF, explicitent très clairement la signification de cette dénomination :

Les deux *offins* qui saillent troys poins en belinch, sont tes serviteurs, conseillers et officiers. Les deux chevaliers peuent estre prins pour la vaillant chevalerie du royaume de Gaule. (P. de Mézières, 1386)

Ly *auphin* sont les juges et les conseillers sages, lesquies doivent savoir les loys et les costumes, et justement et loyalment tousdz le prince conseiller, et tousdz avoir l'oeyl au bien et au salut de la communauté et fere a chascun droit et raison equalment sanz quelconque faveur. Les *aulphins* donc sont neccessere a la communauté et par especial en temps de paix (E. de Conty, 1400)

On notera que le terme *alfin* est concurrencé par un autre acteur des cours royales et princières, le *fol* (le *fou* du français moderne) depuis le XIII^e siècle. Cette équivalence est explicitée dans la citation suivante :

Des *alphins* et de leurs offices que aucuns appellent *fols*. (Ferron, 1347)

La coexistence des deux dénominations pendant trois siècles pourrait sembler curieuse, dans la mesure où les deux termes paraissent faire référence à des personnages à première vue très différents, la figure du fou s'opposant à celle du sage qu'est le conseiller. Il faut toutefois rappeler que le fou n'a pas seulement pour rôle de divertir le roi et son entourage, mais qu'il est aussi représenté comme celui qui est doté du « bon sens » populaire et qui peut, à l'occasion, faire bénéficier le monarque

de ses conseils. Il est intéressant de rapprocher ce changement de celui qu'ont opéré d'autres traditions, qui ont remplacé (al) fil par le terme désignant l'évêque (*bishop* en anglais, *biskup* en islandais, *bispo* en portugais, par exemple), introduisant ainsi dans le jeu une figure ecclésiastique dont on sait qu'elle avait fréquemment un statut de conseiller du roi.

L'histoire du mot désignant la *tour* est nettement moins aisée à établir dans la mesure où l'étymologie du terme *roc* est loin d'être claire. L'hypothèse la plus satisfaisante semble être celle d'un étymon arabe *ruh'h'*, lui-même issu du persan *ruh'*, qui désignerait le char de guerre (un rapprochement avec le sanskrit *rotha* : *char* paraît s'imposer). Cette hypothèse, qui est en accord avec la présence d'un char dans le jeu indien, est sans doute préférable à celle que retient le Robert Historique (sv. *roc* et sv. *roquer*), qui donne comme étymon le mot persan (et arabe) *ruh'*, terme désignant un oiseau fabuleux (en français : l'*oiseau roc*), dont la présence dans le jeu ne semble guère pouvoir être justifiée. Le mot *roc* se maintient relativement longtemps ; ce n'est qu'au début du XVII^e siècle qu'il est remplacé par celui de *tour*, le verbe *roquer* demeurant toutefois en usage, ainsi que le substantif *roque*, qui ne désigne plus une pièce mais un déplacement. La plupart des traditions nationales ont adopté le même changement, seuls l'anglais (*rook*) et l'islandais (*hrokur*) semblant avoir conservé la dénomination première. Le char de guerre n'étant pas une réalité médiévale, le *roc* prend des formes relativement diverses : il est par exemple représenté par un quadrige dans l'échiquier dit « de Charlemagne », mais aussi parfois par un guerrier d'élite dans d'autres échiquiers médiévaux. On peut d'ailleurs supposer que le terme italien *rocca*, qui signifie *forteresse*, a joué un rôle dans ce passage de *roc* à *tour*.

Nous n'avons considéré ici que trois évolutions, qui nous ont semblé bien illustrer les relations que l'on peut établir entre le système lexical et le domaine socioculturel ; le lexique technique ne se limite cependant pas aux dénominations des pièces : il concerne également les divers déplacements, les phases du jeu, la stratégie, la tactique. Sur tous ces points, les informations sont abondantes, mais on peut constater que la question n'est pour ainsi dire jamais abordée dans une optique linguistique. Il reste donc de la matière pour des études de lexicologie et de sociolinguistique historiques. Les échecs mènent à tout... Comme l'écrivait Pierre Mac Orlan :

Il y a plus d'aventures sur un échiquier que sur toutes les mers du monde.

Une exécution rapide en championnat de Nationale IV (2003) :

Blancs : Duda (niveau : 1850 elo) – Noirs : Schmidt (niveau : 1950 elo)
1.e4 e6, 2.d4 d5, 3.Cc3 Fb4, 4.e5 Ce7, 5.a3 Fc3, 6.bc3 c5, 7.Dg4 0-0, 8.Fd3 Dc7 ! ?, (c4, Cd7, et surtout f5 ou Cbc6 sont plus courants) 9.Fd2 b6 10.Cf3 Fa6 ? ?, 11.Fh7 Rh7, 12.Dh5 Rg8, 13.Cg5 Te8 ? ?, 14.Df7 et les Blancs gagnent.